

A black and white photograph of a snowy mountain landscape. In the foreground, there are several wooden huts or chalets partially buried in deep snow. The huts have dark roofs and walls, contrasting with the bright white snow. In the background, a large, jagged mountain peak rises above the clouds. The sky is overcast and grey. The overall scene is a winter wonderland in a high-altitude setting.

**Watois
d'Amniviars
et d'ailleurs**



Val d'Anniviers, Photo Frido, Sierre

AUX HABITANTS D'ANNIVIERS
EN PARTICULIER A CEUX DE ZINAL
POUR LE DIXIEME ANNIVERSAIRE
DU RENOUVEAU
DE LEUR STATION

Lexique du Patois d'Anniviers

Mme Dominique Epiney Regolatti
La Roà 38
CH-3961 Saint-Jean – Suisse
+4179-433 04 38
dominiquEpiney@netplus.ch

AVANT-PROPOS

Le travail que nous avons le plaisir de vous présenter est né du désir de mettre à la portée de chacun quelques morceaux de cette langue qui régna sur toute notre vallée depuis des temps très anciens et qui se meurt doucement aujourd'hui.

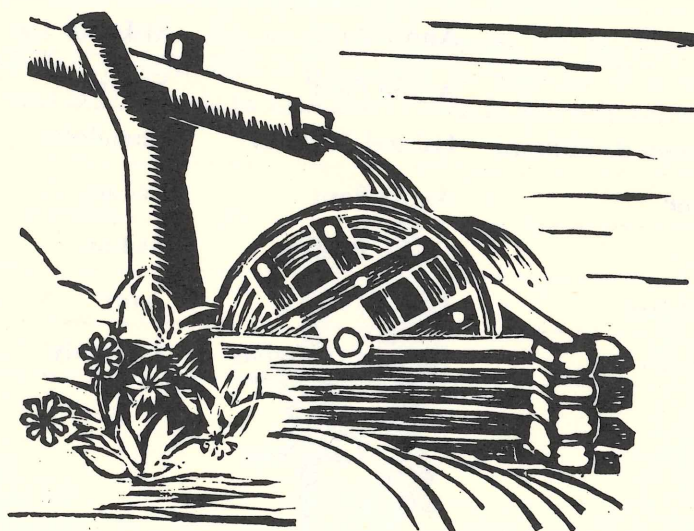
Qu'on nous comprenne bien. Il ne s'agit pas de tenter un sauvetage ou de prolonger l'agonie. Le don-quichottisme n'est pas notre propos et le contentement de l'instant fut notre unique dessein. Nulle prétention philologique, linguistique ou artistique ne présida à la réalisation de ces enregistrements. Des Anniviards authentiques — et un Entremontant — nous racontent simplement des choses simples, ainsi qu'à la veillée, dans le seul espoir de divertir, de parler patois et de dire une fois encore un temps qui n'est plus. Nous les écouterons avec recueillement car ils sont les derniers témoins d'une époque révolue où l'homme vivait au rythme des saisons et respirait du souffle de la terre.

Quant à la traduction, nous l'avons voulue très proche du texte. De là des lourdeurs, des répétitions, voire des imperfections de forme. Le principe qui nous fit préférer toujours la précision à l'élégance, est l'expression d'un choix délibéré aux yeux duquel la traduction n'est qu'un document technique, sans existence autonome, au service du texte parlé.

Afin d'offrir ce travail à un prix abordable, nous pensions donner au présent fascicule une forme très simple: texte dactylographié, multicopié par un procédé courant sur du papier ordinaire. Grâce à l'initiative de Jean Périsset, imprimeur à Sierre, il nous est aujourd'hui possible d'agrémenter ces traductions d'illustrations: photos de Frido Pont ou d'André Guex, gravures d'André Pont, dessin de Luc Lathion et de Françoise Savioz. Que toutes ces personnes soient remerciées.*

Puisse ce modeste essai vous procurer quelque joie et, qui sait, inciter d'autres amoureux du passé à répéter l'expérience.

*Photos tirées de l'ouvrage "Valais naguère", Payot 1971



Gravure sur bois d'André Pont

TABLE DES MATIERES

Avant propos, Jean-Claude Pont
En guise d'introduction, Jacques Darbellay

FACE 1				
Titre	Interprète	Lieu	Page	Durée
1. Le mort se portait bien	André Pont	St-Luc	5	3'20
2. Egards pour l'étranger	Rémy Theytaz	Ayer	6	1'30
3. De nuit sur la route de Grimentz	Robert Rouvinez	Grimentz	7	2'40
4. Braconnage à Chandolin	Gabriel Zufferey	Chandolin	8	1'35
5. Valse et pèlerinage	Joseph Savioz	Vissoie	9	6'20
6. La saison d'hiver à Zinal	Régis Theytaz	Zinal	11	3'20
7. Fabrication du pain	Gabriel Zufferey	Chandolin	13	1'45
8. Notre brave mulet	Armin Pont	St-Luc	14	2'10
9. Un sage	Rémy Theytaz	Ayer	15	1'20
10. Travail de la forêt	Gabriel Zufferey	Chandolin	16	1'40
11. Pas si bête que cela	Robert Rouvinez	Grimentz	17	2'15

FACE 2				
Titre	Interprète	Lieu	Page	Durée
12. Histoire de cordons bleus	Rémy Theytaz	Ayer	18	1'35
13. La salle communale de St-Jean	Robert Rouvinez	Grimentz	19	4'05
14. Celui qu'on aime	Emma Zufferey	Grimentz	20	1'45
15. L'avare	André Pont	St-Luc	21	2'00
16. Les hirondelles	Armin Pont	St-Luc	22	2'30
17. Conte des pâturages de l'Illhorn	Gabriel Zufferey	Chandolin	24	1'30
18. Travail de la vigne	André Pont	St-Luc	25	4'00
19. Mes Anniviards	Célien Balmer	St-Luc	27	3'15
20. Un chasseur roublard	Rémy Theytaz	Ayer	28	2'40
21. La Cible, c'est nous	Jacques Darbellay	La Fouly	29	4'25



EN GUISE D'INTRODUCTION

Sainte-Beuve définit le patois par une jolie formule : "une ancienne langue qui a eu des malheurs". Mais on le sait, le malheur des uns fait le bonheur des autres. En effet, si les dialectes provinciaux doivent céder le pas, dès le XIV^e siècle, c'est pour assurer le triomphe de la langue d'oïl qui deviendra le français.

Il fallait, pour supplanter le latin, une langue littéraire unique, soumise à des règles strictes. Le français, parlé en Ile-de-France, s'imposa. On ne s'en inquiéta pas trop. Peu importait la langue officielle puisque pour l'expression orale, rien ne pourrait faire qu'on renoncât à ce parler du terroir où l'on était né. C'est ainsi que les dialectes, en se diversifiant d'une région à l'autre, se sont maintenus et nous mettent en contact avec une langue dont l'origine remonte à mille ans.

On a cru durant des siècles que cette langue était trop bien enracinée dans la terre de nos régions rurales comme dans le cœur de leurs populations pour être jamais abandonnée au profit du français des écoliers et des grammairiens. Et voici qu'en deux générations qu'on pourrait appeler l'âge du papier, le patois, après tant d'années de fidèles services et de mauvais traitements, subit son dernier malheur : n'être plus qu'un souvenir, un témoin d'une époque révolue, une curiosité ethnologique.

A défaut de pouvoir le sauver d'une fin somme toute honorable, puisque c'est de vieillesse qu'il s'en va et à un âge vénérable, va-t-on lui faire un enterrement de première classe ? Ce serait prendre acte de sa disparition et camoufler sous les fleurs de la rhétorique notre indifférence ou notre résignation. Il y a mieux à faire.

Il en va de nos patois comme de nos tables valaisannes anciennes, de nos rouets, de nos raccards, de notre pain de seigle. Après avoir vendu à l'encan ces vieilleries, on s'est avisé qu'on bradait des trésors.

Aujourd'hui, le couvre-lit au crochet de grand-mère, la meule du moulin, les poutres des chambres à coucher aux inscriptions plusieurs fois centenaires, nous parlent d'un temps qui n'est plus. Ils nous disent que nos aïeux ont su vivre aussi et qu'ils avaient même quelquefois, sans s'en vanter comme nous faisons, un sens inné de la qualité de la vie. Et puisqu'il nous arrive de nous lasser d'une civilisation factice et standardisée, la poésie de ces objets hors d'âge invite nos imaginations à s'évader vers ce pays d'enfance qui nous fait communiquer par le phénomène de l'héritage psychologique avec des êtres et des temps que nous n'avons pas connus.

Le patois agit de même. Des mots, des tournures, des histoires bientôt incompréhensibles peuvent encore provoquer en nous un choc profond qui réveillera, sous la couche de la conscience claire, le moi originel relié, comme

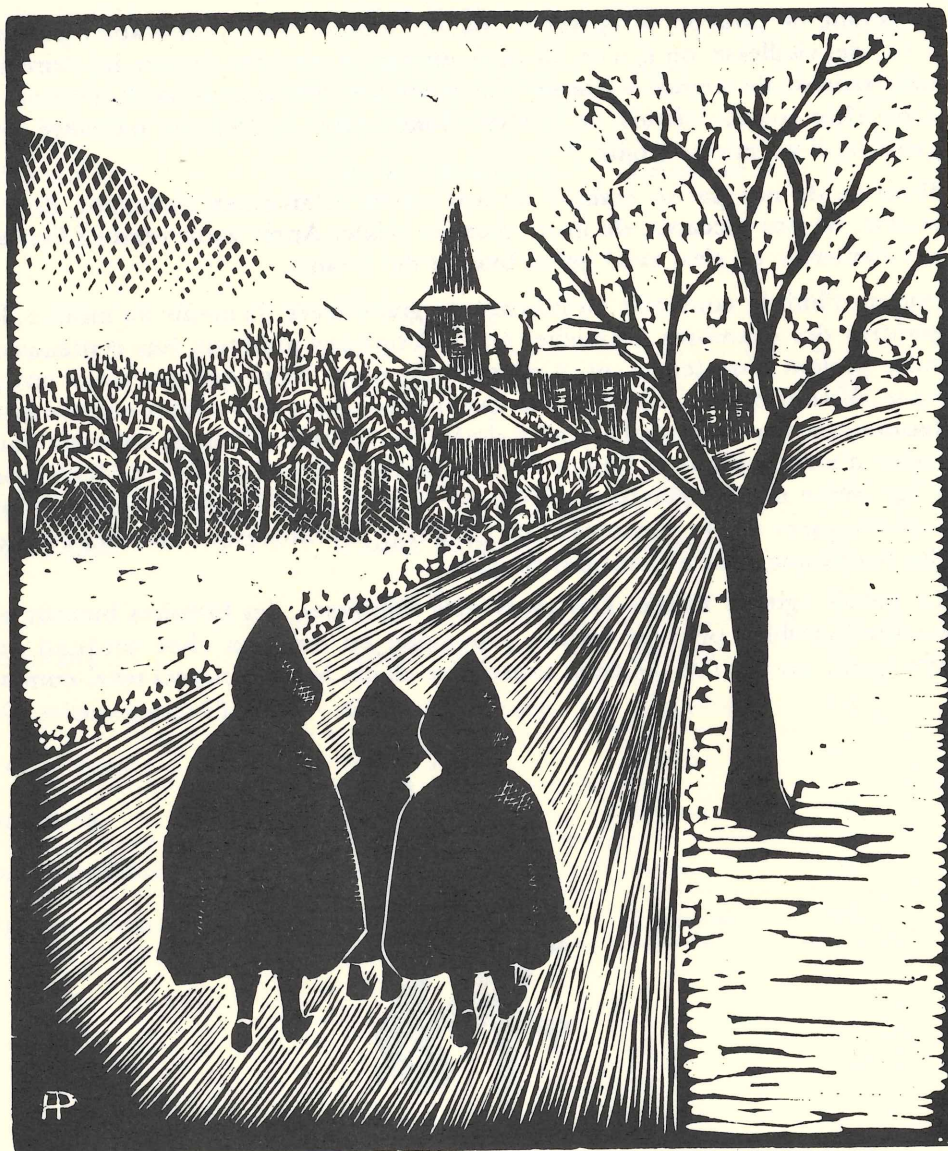


par un cordon ombilical, à toutes ces vies reçues et transmises pendant des siècles et dont la lignée desquelles la nôtre prend rang et connaît sa juste mesure.

Voilà pourquoi ce projet modestement intitulé: "Patois d'Anniviers et d'Ailleurs" trouve un commencement de justification déjà parce qu'il est apparu nécessaire à quelques-uns. C'est un message venu de loin, à la recherche d'un destinataire; une voix humaine qui refuse de se laisser étouffer par le vacarme sans âme d'aujourd'hui.

Chaque fois qu'un auditeur, qu'un lecteur, reconnaîtra en lui cet ébranlement intérieur qui est émotion, le courant initial sera transmis et une lumière tremblante s'allumera. Elle ne lancera pas des éclats électriques, mais elle sera un signe plus chaleureux d'être plus fragile, comme la lueur d'un falot-tempête de jadis venant à notre rencontre à travers le temps.

JACQUES DARBELLAY



Gravure sur bois d'André Pont

LE MORT SE PORTAIT BIEN

par André Pont, de St-Luc

Entre Noël et Nouvel-An Antoine et Pierrot allaient chaque jour gouverner les vaches à Gilloux. Ils partaient de St-Luc à la pointe du jour et rentraient le soir avec la brantée de lait. Une fois, ils durent rester à l'étable jusque tard dans la nuit parce que la vache tachetée allait vèler. Vers minuit, quand ils partirent pour St-Luc, il neigeait et ventait tant qu'il pouvait. Nos deux pauvres bergers devaient brasser une épaisse couche de neige fraîche. Pour chercher le chemin, ils n'avaient qu'une misérable petite lanterne à pétrole qui n'éclairait pas plus de dix emfans devant eux. Pour traverser la forêt de Laché, ça allait encore, parce qu'ils étaient un tant soit peu abrités par les fûtaies. Mais depuis le Prilet, quel courant! La lanterne s'éteignit, les allumettes étaient mouillées, la mèche également et on ne put plus l'allumer. Antoine et Pierrot ne voyaient plus rien, grelottaient de froid et perdirent la piste. Pour se réchauffer, ils sortirent de la poche la fiole d'eau-de-vie et ils burent tout ce qu'ils n'avaient pas ingurgité à la vache tachetée. Pierrot qui aimait bien l'eau-de-vie, en but quelques gôlées de trop. Bientôt, il sentit la tête qui lui tournait. Tout à coup, il se fit un croc-en-jambe, et il partit en roulant au bas des champs, des talus, des ravins, presque jusqu'aux Moulins. Antoine qui ne le voyait plus lui cria: es-tu mort? Pierrot répondit: oui! Antoine, apeuré partit en courant vers St-Luc, quérir le curé pour l'administrer et des gens pour le transporter chez lui. Ils le cherchèrent durant toute la nuit sans le trouver. Ils ont fouillé tous les moindres recoins: dans la neige, dans les étables, dans les crèches, dans les granges. Nenni! plus de Pierrot, ni mort, ni vif. Il n'était pourtant pas déjà dévoré par le renard! Fatigués de chercher, vers le matin, ils s'en retournèrent au village pour faire savoir le malheur aux parents de Pierrot. Pensez qu'ils ont trouvé Pierrot vivant qui, entre temps, s'était traîné jusqu'à la maison, parfois debout, parfois à quatre pattes, bleu de froid. Il se tenait tranquillement au chaud, derrière le fourneau, les mains dans le four pour se dégeler les doigts. Antoine lui dit: je t'avais demandé si tu étais mort et tu m'as crié: oui! C'est parce que j'avais compris: "es-tu debout", répondit Pierrot.

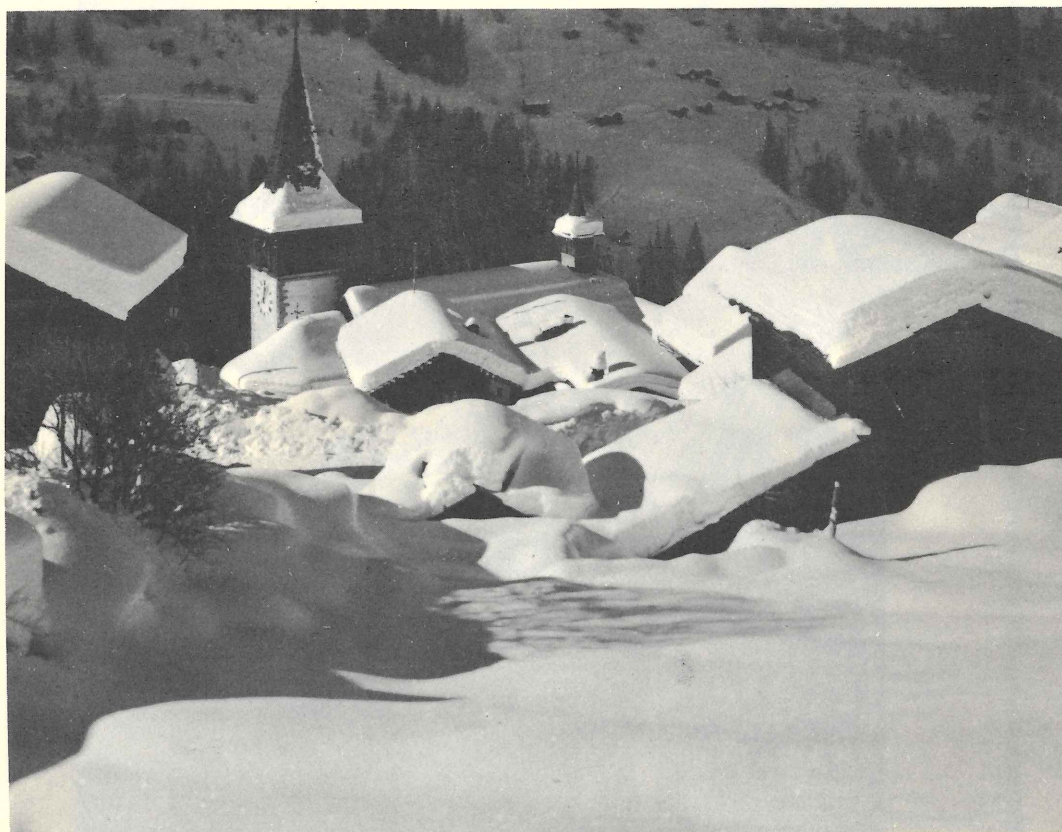
N.-B. L'histoire joue sur les mots "riss" (mort) et "driss" (debout).



EGARDS POUR L'ETRANGER

par Rémy Theytaz, d'Ayer

Autrefois, dans tous les villages, il y avait des personnes qui pratiquaient un peu tous les métiers. On voyait par exemple un menuisier qui coupait les cheveux et qui faisait bien d'autres choses. Une fois, arriva un étranger qui resta quelques jours au village. Il dormait chez le curé et un beau jour, il sentit la nécessité de se faire raser. Il demanda au curé s'il n'y aurait pas quelqu'un pour lui couper la barbe. Le curé lui dit : "Le menuisier, mon voisin, coupe les cheveux et rase aussi de temps en temps quand on en a besoin ; je vais le quérir". Ce qu'il fit sans tarder. Ils burent un verre ; le menuisier posa ses affaires, puis commença à raser l'étranger. Il cracha sur le savon, lui frotta le visage et le rasa. Quand ils eurent fini, tout en buvant un verre, l'étranger fit part de son étonnement devant pareilles façons de raser les gens. Il lui demanda : "Faites-vous toujours ainsi pour raser?". "Non, avec ceux du pays, je crache directement sur le visage, tandis qu'avec ceux du dehors, je crache d'abord sur le savon et je frotte ensuite".



Ayer, Photo Frido, Sierre



DE NUIT SUR LA ROUTE DE GRIMENTZ

par Robert Rouvinez, de Grimentz

Il y a un endroit entre St-Jean et Grimentz qui s'appelle Les Vouardettes. Dans le haut, lorsqu'on descend vers St-Jean, le chemin est taillé dans des parois de rochers. Après ces rochers vient une forêt. Et là, entre la forêt et les parois, voici l'endroit d'où l'on aperçoit toujours les revenants. On entendait la "synagogue", on voyait des êtres en blancs, on entendait gémir. Rares étaient ceux qui osaient passer par là seuls la nuit, parce qu'ils étaient presque sûrs d'apercevoir quelque chose d'étrange.

Une fois, une personne était descendue à St-Jean pour aider des parents à encaver. On était en automne et on amenait le vin de Sierre. C'est le moment qu'on choisissait pour s'inviter entre amis, entre parents et faire une ribote. On mangeait du pain, des noix et on buvait tant qu'on pouvait. A la fin de la journée, notre gaillard s'en revient de St-Jean, complètement ivre. Au moment d'arriver à l'endroit hanté, il eut quand même un peu d'appréhension, un peu de crainte. Pour se donner du courage, pour montrer qu'il n'avait pas peur, il poussa une puissante "huchée". Tout-à-coup, à peine a-t-il huché qu'il entend une réponse venant du côté du Mayen des Moyes. Il se dit : tiens, il y a encore quelqu'un par là-haut qui m'a entendu. Tout content il recommence ! La seconde fois, la réponse vient d'en bas, depuis les Moulins de Missions. Il en fut tout étonné et se dit : il m'avait semblé qu'on avait huché depuis les Moyes, et maintenant voilà que ça vient d'en bas... C'est tout de même curieux... Essayons encore une fois, se dit-il. Le voilà qu'il huche pour la troisième fois. A peine eut-il fini qu'on lui pousse une "huchée" dans les oreilles. La grande peur qui l'assaillit le fit tomber sur son derrière. Il resta là on ne sait combien de temps avant de reprendre ses esprits. Après avoir retrouvé sa connaissance, il se leva et repartit comme il put pour Grimentz, malade de peur pour toute une semaine.



Grimentz sous la neige, Photo Frido, Sierre



BRACONNAGE A CHANDOLIN
par Gabriel Zufferey, de Chandolin

Jérômette était un homme de petite taille, célibataire, qui vivait avec son frère. Il était innocent comme un enfant, mais pourtant, il avait de petits vices. Il aimait boire la rève de la cave du Zoc et, bien souvent, le braconnage le tentait.

Au militaire, il était caporal ; mais il n'était pas bon tireur et préférait prendre le pic et la pelle pour aller creuser les marmottes lorsqu'elles hibernaient.

Un jour, à la fin de l'automne, Jérômette partit pour le Cornier et le lendemain matin, avant le lever du soleil, il s'en retournait au village, bien fatigué.

Là, le gendarme habillé en "monsieur" l'attendait.

— Bonjour, comment allez-vous ? Vous avez l'air fatigué !

— Passablement, dit le petit Jérôme.

— Je cherche des petits chats qui courent dans la montagne ; pourriez-vous m'expliquer où en trouver ? demanda le monsieur.

— Vous voulez dire des marmottes ?

— Oui, tout juste !

Alors, Jérôme de lui dire :

— Si vous êtes un client de Pierre Pont (hôtelier) je veux bien vous en montrer. J'en ai dans le sac.

Et sans grimace, il en sortit deux.

— C'est ce que je cherche, dit le gendarme inconnu. Si vous êtes d'accord, je les achète et je vous envoie l'argent par mandat postal.

— Eh bien, d'accord, dit Jérômette ; mais avec l'adresse, lorsque vous m'enverrez l'argent, il ne faudra pas oublier d'indiquer "tonnelier".

Quelques jours plus tard, le Jérômette, au lieu de l'argent, reçut une amende bien salée.



*Chandolin vers 1900
photo tirée de "Valais naguère" 182*

VALSE ET PELERINAGE
par Joseph Savioz, de Vissoie

Je voudrais raconter une histoire, plutôt une bêtise, qui s'est déroulée il y a longtemps.

En ce temps là, les jeunes n'osaient guère danser dans les villages. Les parents n'étaient pas contents; et le curé non plus. Les vieilles filles, jalouses, faisaient la tournée des portes pour espionner. Ensuite, pour se faire bien voir par le curé, elles lui racontaient tout. Le dimanche, à l'église, il faisait des sermons à propos du bal.

Il fallait trouver un prétexte. Une fois, on devait parler avec Pierre, Jean ou Jacques, en vue du travail du lendemain; une autre fois, "veiller le renard", etc. Une fois, lors d'une fête de trois jours, ils dirent qu'ils allaient partir pour Notre-Dame des Ermites. Dans le temps, tout se faisait à pied. Il n'y avait ni trains, ni voitures.

Ils préparèrent le sac, du vin, du pain, du fromage... Mais au lieu de prendre la route de Sierre, ils prirent celle du Mayen du Biolec, en amont de Vissoie. Pour passer inaperçus, il s'en allèrent de nuit, à tâton, vers la forêt.

Arrivés là-haut, ils allumèrent le feu et préparèrent à manger. Ils mirent à feu du vin pour le vin chaud, puis ils commencèrent la fête et la danse. C'était si beau! Mazurka, cavalante, polka et hardi! La maison en tremblait. Les filles avaient des chaleurs! Les habits avaient de la peine à tenir sur leur corps!...

Mais entre temps, là bas, à la Combaz, il y avait deux vieux: Pierre et Marion si je me souviens bien... Je crois même que c'était un Pierre Savioz. Marion sortit pendant la soirée, pour aller aux toilettes. En rentrant elle dit à son mari:

— Mais Pierre, n'entends-tu pas. Il y a du bruit. Je ne sais pas ce que c'est, on dirait la "Synagogue".

— Ah! tu me tourmentes avec tes histoires! Tu entends du bruit! C'est dans ta tête qu'il y a du bruit. Il n'y a rien, bien sûr...

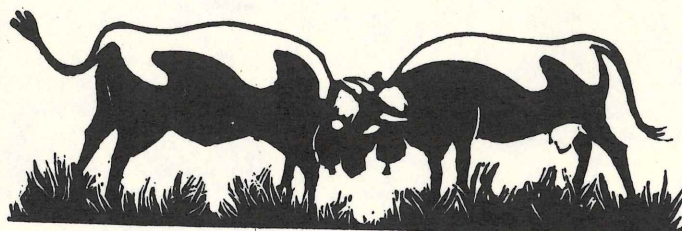
— Mais si, il y a du bruit, moi j'entends quelque chose. On dirait que c'est en haut, sur le petit replat.

— Eh! sotte que tu es. Allons nous reposer.

— D'abord nous n'allons pas nous reposer maintenant, il nous faut encore prier le chapelet avant de dormir.

— Alors, prions et ensuite, couchons-nous!

Mais avant de dormir, la vieille ne put s'empêcher de ressortir sur le petit balcon pour regarder.



Gravure sur bois d'André Pont

– Pierre, cette fois-ci, il nous faut monter. Je te dis que c'est cette racaille de Vissoyards; Ils nous descendent la maison et tu sais que le fourneau ne tient plus, bien que nous l'ayons réparé l'an passé.

– Bien! Pour avoir la paix je monte. Mais s'il n'y a personne, tu me la payeras cette course inutile. Et les deux petits vieux de se mettre à monter le sentier jusqu'au Biolec. Une fois arrivée, quel vacarme! Le bruit sortait par les fenêtres grandes ouvertes.

– Que faites-vous ici, sales vissoyards que vous êtes! Dehors, sottes filles. Dehors! vous êtes en chaleur! C'est cela que vous avez. Vous ne pouvez pas rester à Vissoie plutôt que de monter ici tourmenter les gens... fichez en bas la maison, tout "foutre en l'air"...

Les jeunes étaient plutôt malheureux; ils arrêtaient un instant de danser et essayèrent de parler avec le vieux. Et le vieux, voyant sur le fourneau des bouteilles de vin, se disait: une goutte, maintenant que j'ai bien transpiré en montant, ça ne me ferait pas de mal. Alors il dit à Marion:

– Voyons, Marion, nous avons été jeunes nous aussi; laisse-toi faire pour une fois, il faut les comprendre. Plus tard, ça leur passera!

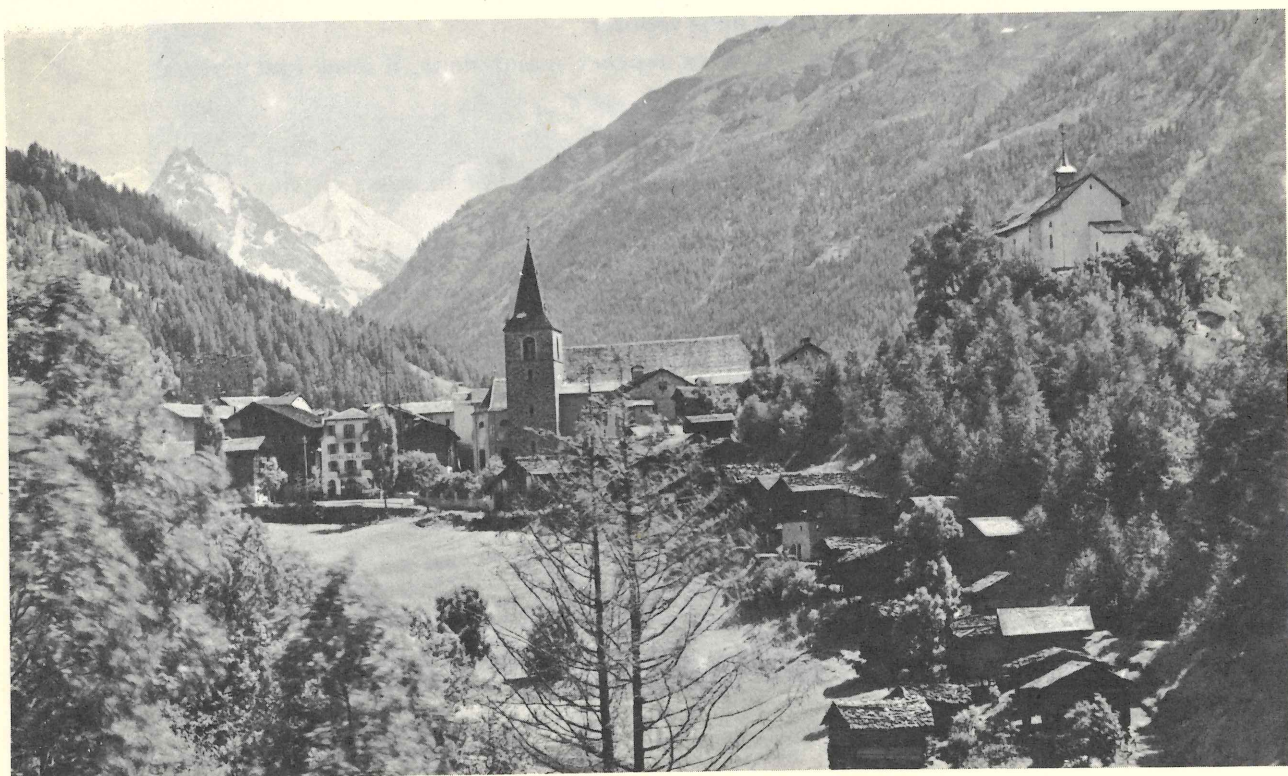
– Espèce d'idiot que tu es, je ne sais comment tu peux parler ainsi, on dirait que tu n'as plus de religion.

Et puis le vieux commença à avoir sommeil. Alors ils sont redescendus ensemble sans rien se dire.

Le vieux songeait aux quelques verres que les jeunes lui avaient offerts et à la promesse qu'on lui avait faite de l'appuyer lors des élections de l'année suivante. Il réussit donc à convaincre sa bourgeoise de ne pas ébruiter l'affaire.

Pour que les parents ne se doutent de rien, nos danseurs avaient demandé à un vieux garçon qui partait pour Einsiedeln de leur rapporter chapelets, médailles et autres choses bénites pour les vaches. Finalement tout se passa pour le mieux et les parents ne s'aperçurent de rien.

Les jeunes d'aujourd'hui n'ont plus guère besoin d'inventer des histoires de pèlerinage pour s'en aller danser; ils dansent jusque dans les églises.



Vissoie vers 1900



LA SAISON D'HIVER A ZINAL
Chanson par Régis Theytaz, de Zinal

1. Si vous voulez m'écouter
Je vais vous raconter
Notre saison de janvier
A Zinal, près du glacier.
2. Quand pour Zinal on doit partir,
Il faut voir quel trafic !
Partout on ne voit que bouger,
Préparer bagages et charger.
3. Les Anglais y vont en été,
Nous autres en hiver.
Eux vont se promener,
Et nous, pour nous reposer.
4. Sur les traîneaux on charge petits veaux
Petits enfants et petits cochons
Seaux en bois, barattes, moule à tomates
Petite brante et chaudière.
5. Euphémie s'occupe d'appeler le bétail :
Venez, vaches ; venez, vaches, Féronda ;
Venez, vaches ; venez vaches ; venez sans crainte,
Et toi, fillette, chasse-les.
6. A peine arrivé à Zinal
On va vite faire du feu.
Cuire la pollinte dans le fourneau,
Et faire bouillir le lait.
7. C'est une jolie saison
Pour les gens, les bêtes et les génissons :
Entre les deux repas,
On ne travaille pas.
8. On ne peut pas s'ennuyer
Il y a de si belles veillées.
Vieux, vieilles et jeunes
Tous sont dans la chambre familiale
9. L'un raconte ses misères
L'autre un tas d'histoires.
Celui-ci a vu un revenant ;
Il lui a presque serré la main.



10. La mère file
Les filles tricotent des bas ;
Le père fait des manches
Avec du bois de frêne.
11. Puisque vous m'avez écouté,
Je vous ai raconté en entier
Notre saison de janvier,
A Zinal, près du glacier.



Gravure sur bois d'André Pont

LA FABRICATION DU PAIN AU VILLAGE

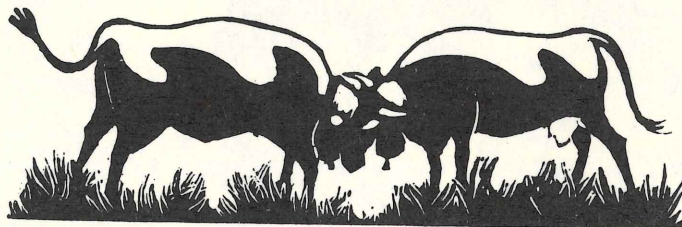
par Gabriel Zufferey, de Chandolin

Pour faire le pain, nous commençons par aller chez Innocente, nous assurer que le levain est bon ; puis nous allons chercher de la farine au moulin et préparer du bon bois de sapin sec. Si le four est froid, on l'allume à l'aube et on attise le feu durant toute la journée en prenant garde à ce qu'il ne soit pas trop ardent. Puis nous délayons le levain dans l'eau chaude, et ajoutons les farines de seigle et de froment. Nous délayons encore le sel, calculé à raison d'une poignée par fichtel (17 kg.) de farine. Pour que le pain soit meilleur, on y met parfois des pommes de terre cuites et passées dans un "presse-purée" (à bras, en bois, monté sur un banc à 4 pieds). Lorsque le tout est bien mélangé par un homme robuste, on fait se reposer la pâte dans la grande maie pendant trois heures afin qu'elle lève bien. Quand elle a suffisamment gonflé, nous la pétrissons encore une fois. Puis nous la sortons en gros morceaux sur une table où on a mis de la farine fraîche pour pouvoir travailler plus à l'aise.

Alors tous les membres de la famille aident : c'est le moment de découper la pâte pour faire des pains de 1 kg. On lui donne une forme arrondie à la façon des tommes et on les pose sur les "tablards".

Les "tablards" se chargent de deux cents pains, ou plus. Avant de continuer, le plus fort de la famille va chercher le long "râcloir" et sort les braises du four ; ensuite, le long balai (un torchon au bout d'une perche) pour le nettoyer. Une chose dont il faut se souvenir : le four est assez chaud si le torchon de toile (balai) s'enflamme au moment où on balaie. On ferme alors la porte du four afin de laisser la poussière se déposer. Pendant ce temps, les pains sont aplatis et posés les uns à côté des autres, prêts à être enfournés. Et le père, avec une longue pelle de bois, commence à disposer les pains dans le four. Trente minutes plus tard, ils sont bien dorés. On choisit d'abord les plus beaux et on leur donne à chacun une tape pour faire tomber la poussière.

Faire le pain, c'est une belle journée mais on ne le fait qu'une fois par saison.



NOTRE BRAVE MULET

par Armin Pont, de St-Luc

Nous avions à la maison un quart de mulet. Par contre, chacun avait un char. Un bon mulet : brave, fort et sage. Le harnais, lui, était battant neuf.

Pour Lisa, nous étions quatre copropriétaires. Mais pour le travail, il y avait souvent des histoires. Les uns voulaient être les premiers. D'autres, par contre, jamais les derniers.

Certains lui donnaient assez à manger. D'autres le faisaient souvent jeuner. Quand au printemps, on manquait de foin, nous le menions paître dans les pâturages communaux.

Lisa portait tout, sans refuser. Herbes des talus, fumier, bois, gerbes de blé. Avec bissacs "achongs", cacolets, bât. Pour elle, je n'ai jamais employé le fouet. J'allais oublier de vous le dire : ma Lisette ne savait pas ruer.

Quand je montais par la Grand'Combe (chemin de Fang à St-Luc), Lisa n'a jamais fait tomber sa charge.

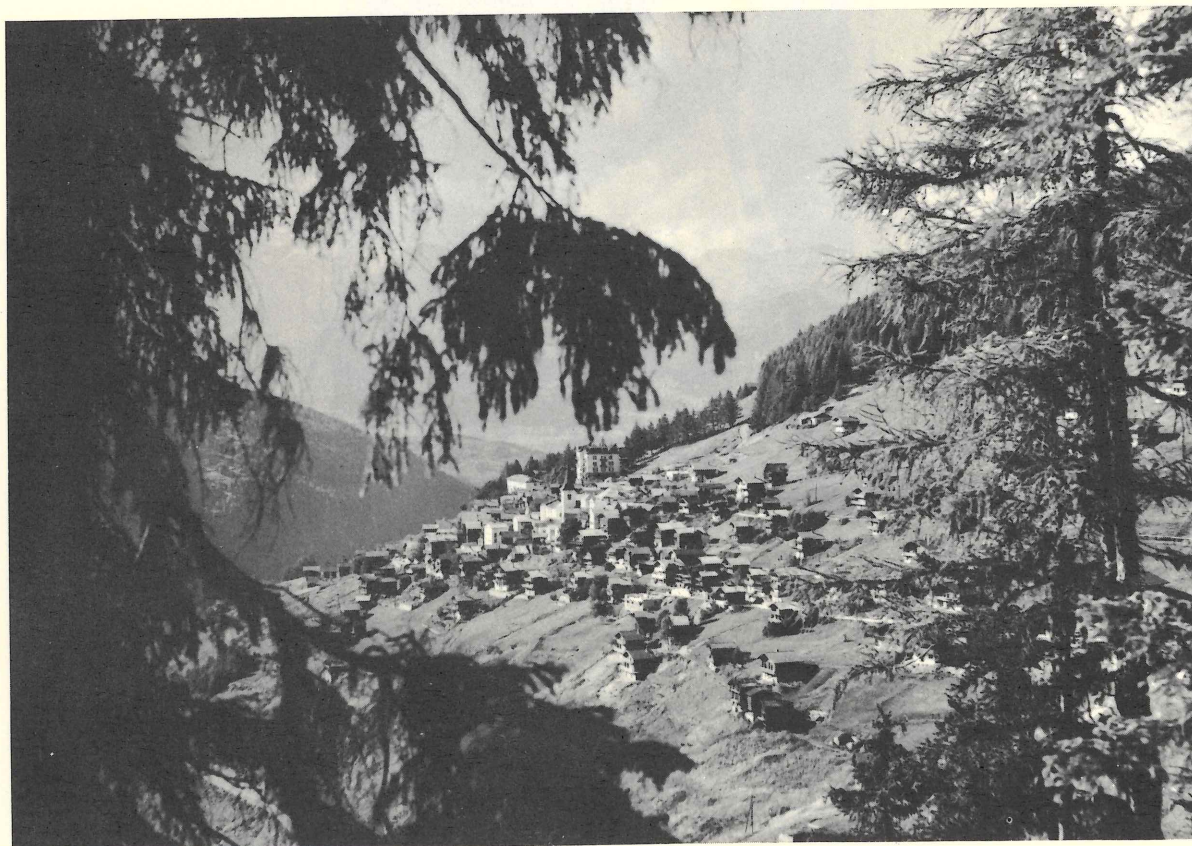
Lucquerand, je jetais les pierres
A Vissoie, vous pouvez me croire.
Mon mulet, ni bourrique, ni âne,
En retour, portait les frênes vers le haut.

Pour la "mob", nous nous sommes sacrifiés. Lisa et moi, nous avons fait le service. A la fin, on m'a complimenté. Quant à la mule, elle ne fut même pas remerciée.

Lisa ne savait ni lire, ni écrire, elle n'a jamais voulu apprendre le français. Je vous le dis, vous pouvez bien rire, Lisette comprenait le patois.

Refrain

Je disais Huh ! elle partait ;
Je disais Hoh ! elle s'arrêtait ;
Je disais Arrière ! elle reculait ;
Les fers en l'air ; elle se vautrait.



St-Luc, Photo Frido, Sierre



UN SAGE

par Rémy Theytaz, d'Ayer

Elie de Pierre habitait tantôt à Sierre, tantôt à Mission. Il appartenait à une famille qui comprenait trois garçons et une fille, tous célibataires, et qui habitaient ensemble.

A cette époque, la moitié du temps, on mangeait à froid, dehors : du pain, de la tomme, de la viande et du vin. A force de boire du vin, un beau jour, Elie s'aperçut qu'il ne voyait plus très clair. Il n'arrivait plus à lire les nouvelles, ne distinguait plus les lettres du livre de messe et il s'en plaignit un peu à ses frères. Ils le décidèrent à s'en aller voir le médecin. Elie descend donc consulter le médecin de Werra, et, quand il revient, trois heures plus tard on le questionne :

— Comment cela a-t-il été ? T'oblige-t-il de mettre des lunettes ?

— Non, il ne m'oblige pas de porter des lunettes, mais il me dit qu'il ne faut plus boire de vin.

Et que lui as-tu répondu ?

— Oh ! moi, je ne lui ai rien répondu, mais j'ai pensé en moi-même que je n'allais pourtant pas laisser brûler la maison pour sauver deux fenêtres.



Gravure sur bois d'André Pont



LE TRAVAIL DE LA FORET

par Gabriel Zufferey, de Chandolin

La veille, on prépare les outils, on lime la bonne scie et on meule à la pierre la grande hache.

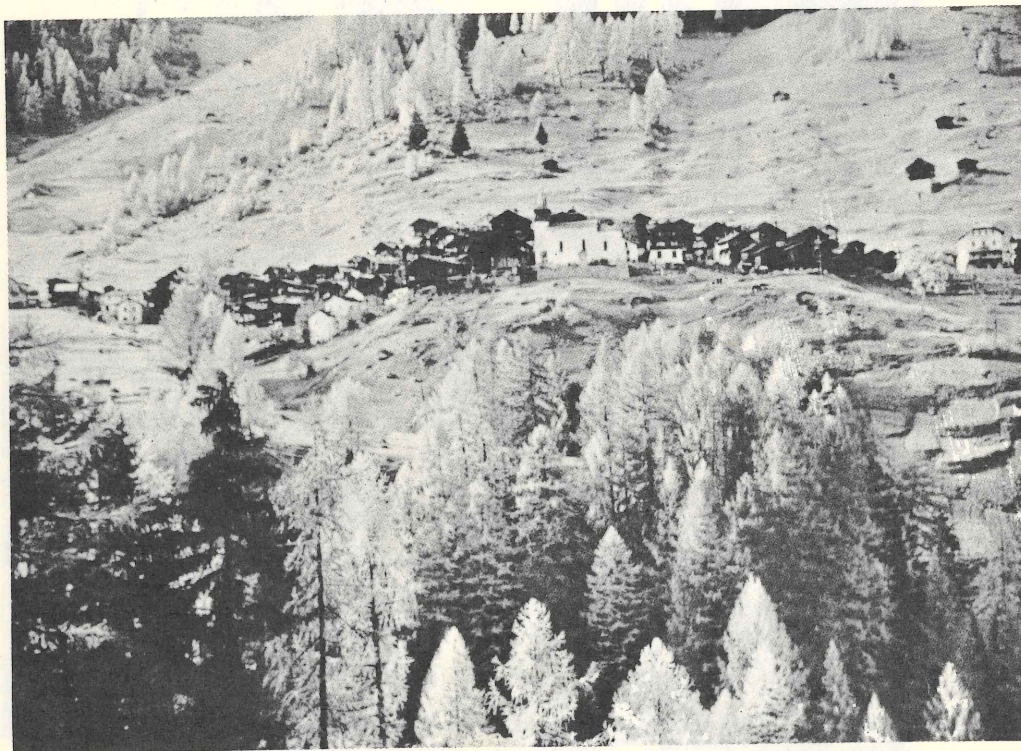
Le matin, nous partons après le déjeuner avec Joseph et Basile, deux colosses qui n'ont peur de rien. Les uns portent les "tsapis" et les coins ; les autres, la hache et la scie.

Après avoir marché pendant longtemps sur une petite couche de neige qui chantait sous nos pas, nous sommes arrivés au bas de la forêt de Zénèvrec. Nous remontons avec peine un grand dévaloir. Là, deux grands arolles sont marqués du sceau du forestier et les numéros correspondent.

Nous posons les outils et, après avoir décidé de quel côté ils tomberont, Joseph allume la pipe et commence l'entaille. La grande hache, maniée avec force fait vite une belle entaille. On continue avec la scie que l'on tire à deux. Une heure plus tard, le vieil arolle achève sa carrière. En attendant, la pointe tremble et les trois hommes, du pied de l'arbre, suivent des yeux les mouvements de la cime. Enfin, l'arolle tombe avec un grand fracas. Ensuite, il nous faut couper les branches, scier les billes, réparer les bords, mesurer.

Lorsque tout est prêt, nous prenons les "tsapis" et nous commençons à dévaler les bois jusqu'au torrent de Fang. Dans l'eau, nous établissons des "glissières" pour arriver avec les billons jusqu'au chemin. Plus tard, nous revenons avec la scie des scieurs de long et la hache à équarrir.

Une fois, nous en avons fait des planches qui ont servi à fabriquer les meubles de deux jeunes mariés.



Le village de Grimentz vers 1920
photo tirée de "Valais naguère", 193

PAS SI BÊTE QUE ÇA
par Robert Rouvinez, de Grimentz

L'hôtel de Grimentz était déjà bâti. C'était aux environs de 1902-1903. Alors, bien entendu, l'hôtel n'était exploité que deux mois par an : en juillet et en août. Le reste du temps, il était fermé.

A ce moment-là, il y avait à Grimentz un homme encore jeune — que j'ai connu en fait sur le tard. C'était un immense gaillard. D'ailleurs, il ne trouvait pas de chaussures à son pied en fabrique : il devait s'en faire confectionner sur mesure. Il avait des mains à peu près le double des mains ordinaires. Quant à son "rètz" il était presque deux fois plus grand que celui des gens normaux. Il vivait seul, célibataire, toujours sale, les vêtements jamais lavés. Il raccommmodait lui-même ses habits de drap noir et les pièces étaient entassées les unes par-dessus les autres, de sorte qu'on ne pouvait plus voir le premier pantalon. Et avec cela, une énorme barbe rousse, une grande tête au visage allongé : tout ce que l'on pouvait trouver de plus vilain, pour effrayer les enfants. Par-dessus le marché, l'air d'un idiot. Mais en réalité, il n'était pas si bête !

Une fois, il s'en venait avec une grande charge de bois, à peu près comme celle qu'on voit aux mulets. Il allait, s'appuyant sur un immense bâton, ainsi qu'à l'accoutumée. En passant devant l'hôtel, il rencontre un de ces messieurs qui se pavanait devant deux donzelles et qui leur dit :

— Nous allons rire !

Sur ce il accoste le vieux et lui dit :

— Bonjour, Monsieur !

— Bonjour, bonjour ! fut la réponse.

— Est-ce vrai qu'il y a beaucoup d'idiots ici, à Grimentz ?

— Parfaitement, mais pas durant toute l'année ; seulement pendant deux mois, lorsque l'hôtel est plein !



Occupation hivernale à Zinal, Photo Frido, Sierre



UNE HISTOIRE DE CORDONS BLEUS

par Rémy Theytaz, d'Ayer

Je vous raconte une histoire qui m'est arrivée. J'étais à Sierre pour ébourgeonner et nous avons travaillé aux vignes pendant deux semaines! Tous les jours, nous avons dû manger dehors, à froid. Un beau jour, il a fait mauvais temps et il a plu tout le jour. J'en ai profité pour me faire une bonne "pollinte". Pendant que la pollinte cuisait, mon voisin, Benoît, est venu me trouver.

Nous avons blagué un moment, bu un verre et puis, tout-à-coup, il me demande:

— As-tu fait quelque chose à dîner?

Je lui ai répondu que j'avais fait de la pollinte. Il me dit:

— Si tu en as assez, je mange avec toi!

Il y en avait assez et nous avons mangé ensemble la pollinte. Ensuite, nous avons bu une tasse de café, puis, il me dit:

— Je dois quand même te raconter une histoire: j'ai une chambre à Zinal, je l'ai louée l'été à des étrangers et une fois, à la fin de l'été, j'ai dû monter pour remettre tout en ordre. Je suis resté deux ou trois jours à Zinal et j'ai aussi fait de la pollinte. Je n'ai pas pu la finir et plutôt que de la jeter, je suis allé la porter aux cochons de Joachim Theytaz qui étaient dans le clos à côté de la maison. Tu te figures, ces cochons ne me l'ont pas touchée. Ils l'ont remuée, tournée, ils ont grogné et ils l'ont laissée là.

Et puis, Benoît but une tasse de café et finit en disant:

— Eh bien, je dois te le dire: ta pollinte, elle n'est pas meilleure que la mienne.



*Sur la route de Vissoie à Mission vers 1920
photo tirée de "Valais naguère", 184*

LA SALLE COMMUNALE DE ST-JEAN

par Robert Rouvinez, de Grimentz

Pendant longtemps, pendant plus de cent ans, jamais personne n'osa passer la nuit dans la salle communale de St-Jean. On avait tout essayé ; on avait même mis les capucins quand ils venaient pour quêter et qu'on ne savait trop où les loger. Lorsque minuit approchait, ces pauvres capucins descendaient ventre à terre dans le village en poussant des cris !

Une fois, deux Italiens furent engagés pour travailler à la commune de St-Jean et on se demandait où les loger. C'était deux immenses gaillards qui ne croyaient ni à Dieu, ni à Diable et qui n'avaient peur de rien. On pensa les mettre à la salle communale.

Quelqu'un dit : "Il faut tout de même être correct, on doit les avertir". Alors, on leur expliqua la chose : dans cette salle, jamais personne ne peut durer ; si vous voulez essayer...

Ils rirent de bon coeur et avisèrent les gens qu'il valait mieux ne pas essayer de leur faire peur. On leur donna de bons lits. Ils arrivèrent tranquillement, fermèrent la porte et se couchèrent. A minuit, la porte s'ouvrit et ils virent entrer quelqu'un sans tête, portant redingote à basques comme autrefois, les bas longs. Il traversa la salle et s'en va tout droit vers une petite armoire contenant des papiers. Il ouvre l'armoire, en sort des papiers et les feuilleta. Nos deux gaillards n'étaient pas très fiers, mais ils essayèrent de tenir le coup : "Nous ne laisserons pas le gain !". Quand il eut compulsé longtemps ces papiers, il les rassembla et les remit dans l'armoire. Puis il s'approcha du lit. Bien sûr, quand ils le virent arriver vers le lit, ils ne firent qu'un saut hors de la maison et traversèrent le village en criant.

Plus question de rester à la maison !

Après cela, il se passa quelque temps, puis on se dit : "Ce n'est tout de même pas possible qu'on ne puisse pas séjourner dans cette salle". Ils appellèrent le curé, se rassemblèrent nombreux, puis, la nuit, viennent à la maison et attendent. A minuit, le même personnage apparaît. Alors le curé tente de l'exorciser et, au nom de Dieu, lui ordonne de s'annoncer.

Voici sa réponse :

"Je suis un ancien président qui a volé. En ce temps-là, il n'y avait ni avocat ni tribunal ; tout simplement lorsqu'ils ont su que j'avais volé, ils m'ont coupé la tête. Seulement, cela ne suffisait pas. Jusqu'à ma délivrance je devais revenir dans la salle communale feuilletter les papiers que j'avais falsifiés."

On put ainsi le délivrer. Depuis, on peut séjourner librement dans la chambre de commune de St-Jean.



CELUI QU'ON AIME

Chanson par Emma Zufferey-Rouvinez, de Grimentz

A Moiry, il y a un bon pâtre,
Un beau garçon sans façons.
Pour moi, il fait tourner le "fouet à caillé".
Et je l'aime pour de bon.

Tout là-bas, loin derrière cette arête,
Demain je m'en irai, joyeux,
Car revoir celle qu'on aime,
Quoi de plus beau, quoi de plus chaud?

Bonjour Pierre, tu es déjà là!
Est-ce pour moi que tu as tant couru?
Mieux que cela: tu vois comme je suis beau!
Et demain, nous nous marierons!



Gravure sur bois d'André Pont



L'AVARE

par André Pont, de St-Luc

En amont de Vissoie, il y avait un rocher à peu près grand comme une maison. Le bloc était fendu, mais la fente était si étroite qu'on ne pouvait même pas y passer une main. Chaque année, la nuit de Noël, pendant la messe, la fente s'élargissait. Ce n'était plus une fente, mais un immense trou et l'on pouvait aller prendre une partie de l'or caché au fond. Mais il fallait aller vite, parce que le trou ne restait pas longtemps ouvert. Si l'on se faisait prendre quand il se fermait, l'on était aplati comme un papier de musique. Jean du Château, un vissoyard riche comme un seigneur, mais un véritable avare, voulut essayer de s'enrichir encore davantage. Pour pouvoir prendre plus d'or, il mit le frac à basques des offices, qui avait des poches presque aussi profondes que celles de la robe du curé. Il arriva vers le rocher à minuit et il attendit. Au bout d'un moment, le rocher fit entendre un formidable craquement ; la fente s'ouvrit et Jean vit au fond, le trésor étincelant. Il entra rapidement, mais il mit beaucoup de temps à bourrer les grandes poches de la veste. Il put juste se diriger vers l'extérieur, mais un peu trop tard. Les basques du frac restèrent prises avec les poches pleines quand la fente se ferma. Jean dut couper la veste en deux et rentrer à la maison sans les basques, ni les poches, ni l'or. Dès lors, l'envie lui passa d'aller, pendant la messe de minuit, chiper l'or du trou du rocher.



Gravure sur bois d'André Pont



LES HIRONDELLES

par Armin Pont, de St-Luc

Vers Pâques, vous les voyez arriver.
Pressées, elles ne doivent pas s'attarder.
Qu'il fasse beau ou qu'il fasse mauvais temps,
Elles annoncent toujours le beau printemps.

Elles ont dû faire un long voyage.
Pour venir de l'Afrique, quel courage !
Faire voyage sans boisson, sans pain,
Seulement des mouches pour se passer la faim.

Croyez-vous qu'elles se trompent de chemin ?
Les oiseaux sont un peu plus malins que nous.
Une fois arrivées, elles volent autour de la maison
Pour faire leurs nids sous les chevrons.

En automne, avec peine nous les voyons partir,
En mai, avec joie, nous les voyons venir,
Après avoir longtemps volé,
Sur les fils, elles viennent se reposer.

Vous savez sûrement que pour s'accoupler,
Mâles et femelles doivent se chercher.
Vous savez aussi que pour se marier,
Ils n'ont pas besoin d'aller chez le curé.

Comme c'est beau de voir la femelle
Sans se plaindre, ni crier, ni gémir
Chercher mouches, moustics, vermine.
Il lui faut beaucoup en apporter à ses enfants.

Pour moi, parmi grands et petits oiseaux,
Les hirondelles sont bien sûr les plus beaux.
Vous les voyez tel un éclair passer,
Comme si elles avaient le lait sur le feu.

Parce que nous ne sommes pas des sauvages,
Dans les villes et dans les villages,
Avec plaisir elles viennent nous trouver
Et nous ne manquons pas de les saluer.

Elles "remuent" ménage comme les Anniviards.
C'est une chose assez rare.
Elles viennent chez nous pour notre chaleur
Et nous, nous "remuons" pour notre labeur.



Elles ne viennent sûrement pas pour gagner de l'argent
Mais plutôt pour trouver de braves gens.
Sur les fils, le matin, elles disent bonjour
Et viennent chanter pour vous tous les jours.

Le Bon Dieu il nous faut beaucoup louer.
Le pays le remercie sans compter
Pour les bienfaits rendus aux paysans
Et à nous autres bons vieux patoisants.

(Les hirondelles, elles aussi ont droit à notre reconnaissance)



Gravure sur bois d'André Pont

CONTE DES PATURAGES DE L'ILLHORN

par Gabriel Zufferey, de Chandolin

Une grande partie de l'alpage qui entoure l'Ilhorn appartenait autrefois aux gens de Loèche. Ils "gardaient" les vaches sur les pâturages de la montagne, au-dessus de Chandolin.

Un beau jour, un grand éboulement se produisit sur les pentes de l'Ilhorn, et comme la terre était friable — du genre de celle d'un volcan — l'eau de l'Ilgraben l'emporta jusque vers le bois de Finges. Les chemins qui menaient de La Souste à Chandolin furent coupés et il fut impossible d'en construire d'autres dans ce grand précipice.

Lorsque les Chandolinards furent assurés que les gens de Loèche ne reviendraient plus, ils en profitèrent pour faire paître leurs vaches sans rien payer aux véritables propriétaires.

Une nuit, pendant que les vaches dormaient, la "Synagogue" commença : un grand vacarme où toutes sortes de sons se trouvaient mêlés. Et il y avait des hommes et des bêtes sans tête qui dansaient. C'était affreux à voir. Tout cela a continué jusqu'au matin, à l'heure de l'Angélus. Les vaches, folles de peur, s'enfuirent en bande, avec la rapidité de l'éclair jusque dans le Val de Moiry, où les gens de Chandolin les retrouvèrent. La leçon fut bonne et les Chandolinards comprirent qu'il fallait payer aux gens de Loèche une petite location pour le bien qui leur appartenait.

Depuis, plus de "Synagogue", plus de folie parmi les vaches.



*Chandolin autrefois, photo tirée de "Valais naguère" 181
(voir réf. en page 1)*

LE TRAVAIL DE LA VIGNE

par André Pont, de St-Luc

Les Anniviards ont joliment laissé tomber les "mayens" et les alpages parce que l'élevage des vaches ne rapportait plus suffisamment pour vivre. Mais ils n'ont pas abandonné les vignes à Sierre ; au contraire, ils en font chaque année de plus grands parchets en défonçant les prés que plus personne ne veut faucher.

Toutes les communes de la vallée ont leur parcelle de vigne à Sierre, avec une cave au village, où le vin se conserve mieux en prenant le goût du vin du glacier.

Ce vin est bu par les bourgeois aux assemblées des Rogations et de la St-Antoine. Il en faut aussi pour recevoir les "gros bonnets" qui montent de temps en temps.

En carême, le travail de la vigne se fait en commun par les bourgeois. Ils arrivent à la pointe du jour, se rassemblent devant la cave de la commune et de là, partent en cortège pour la vigne.

En tête, le drapeau de la commune porté par le juge ou par le vice-juge. Derrière, marchent les fifres et tambours. Le tonnelet de vin, sur un petit char à bras est tiré et poussé par les deux procureurs. Les conseillers portent les channes d'étain et les coupes de bois. Les bourgeois très âgés ont un sécateur pour tailler les ceps. Les hommes dans la force de l'âge portent la pioche et la pelle sur les épaules. Les plus jeunes bourgeois viennent avec une hotte sur le dos pour transporter le fumier.

Arrivé au bas de la vigne, on pose le tonnelet sur un chevalet où il passera le reste de la journée. Les conseillers viennent remplir les channes au guillon et versent à boire aux ouvriers.

Les fifres et tambours jouent durant presque toute la journée en haut de la vigne.

Autrefois, le travail du carême était plus important. Il fallait faire les "versanes" à grands coups de pioche et de pelles, marcotter chaque année dans la tranchée les jeunes ceps de la table pour remplacer les vieux du bord supérieur.

De nos jours, les vignes sont nivelées comme des tables et le travail en commun, en comparaison de celui d'autrefois, n'est plus qu'un amusement pour les yeux des étrangers.

A midi, les femmes arrivent avec le dîner bien emballé dans du papier et des linges pour qu'il se garde chaud. Autrefois, c'était le plus souvent, une simple soupe ou des pommes de terre et des macaroni arrosés de beurre



fondue. Si le temps était encore froid pour la saison, certaines arrivaient avec une pollinte cuite sur la braise du fourneau en pierre ollaire, additionnée de fromage gras fondu !

Avant le dîner, le Président récite une prière pour que la vigne soit préservée du gel et de la maladie. Après le dîner, il parle de nouveau pour remercier les bourgeois du bon travail accompli et pour leur recommander de ne pas trop boire l'après-midi. Malgré cela, il arrive que les ouvriers les plus assoiffés, complètement ivres, manquent les coups de pioche et coupent les ceps au lieu de retourner la terre.

Le soir, le cortège revient à la cave communale. Les uns vont chantant, d'autres trébuchant.



*La halte traditionnelle au sommet du Tablard
photo tirée de "Valais naguère", 150*

MES ANNIVIARDS

Chanson par Célien Balmer, de St-Luc

- I. Anniviards, chantons notre vallée,
Nos ancêtres et toutes nos gens
Qui vers la plaine ont essaimé,
Et qui reviennent en hiver et en été.

Refrain I

- II. L'hiver ce sont les belles veillées,
Contes des morts ; la nuit nous en rêvons.
A la Saint-Jean, les vaches sont alpées.
Il faut trimer de toutes part en plaine et dans la vallée.

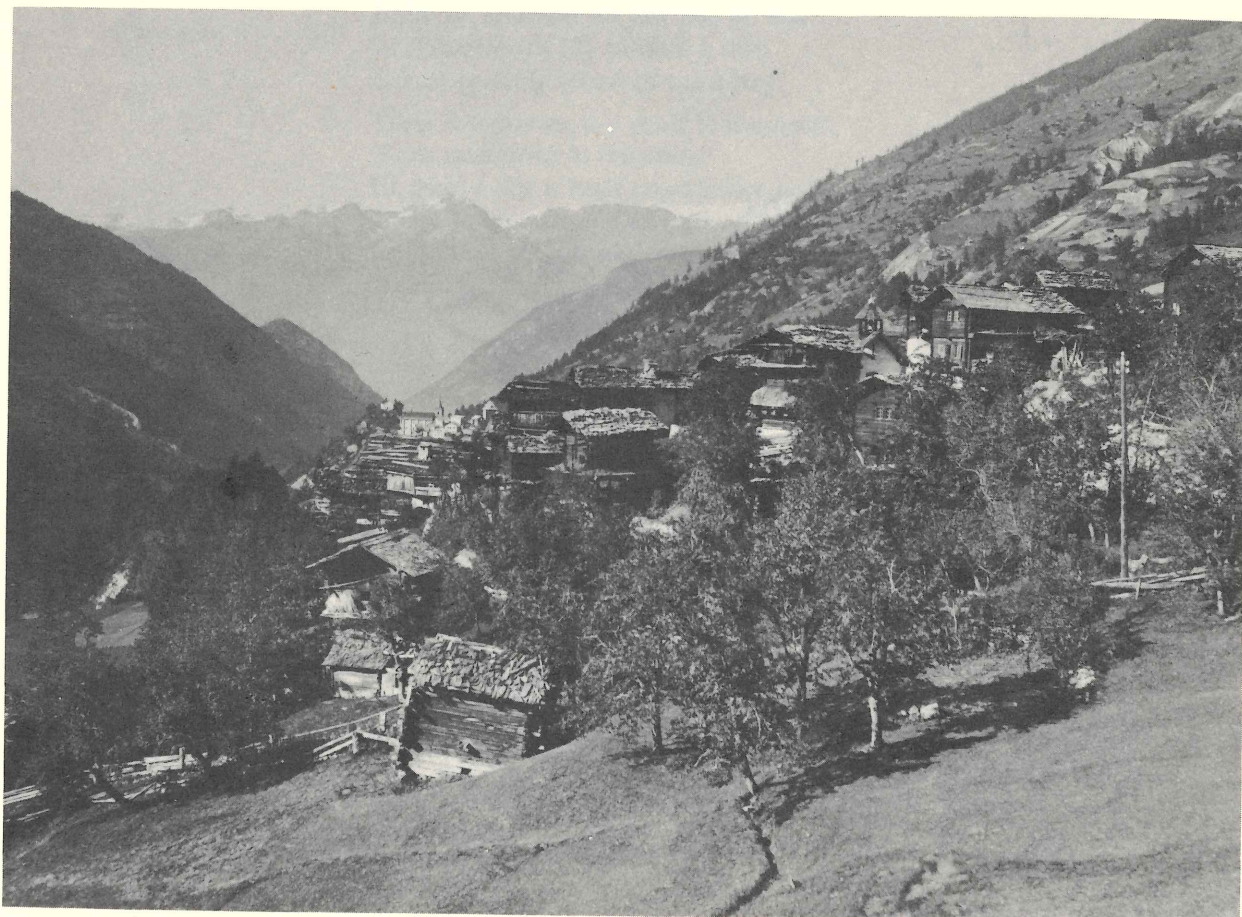
Refrain I

- III. Avec le temps, ils ont envahi la plaine ;
Maintenant ce sont eux qui montrent un peu les dents,
Mais ils en ont parfois marre de la plaine,
Heureusement, ayant un peu d'argent, ils sont considérés.

Refrain II

Refrain :

- I. Les Anniviards ont du courage.
Ils ont du goût pour tout leur bien.
Chaque saison, ils "remuent"
Et c'est en huchant qu'ils remontent.
- II. Ils ont du bon vin, ils ont du fromage.
En travaillant, ils s'en tirent bien.
Quand ils ont fini les gros ouvrages,
C'est assis (en auto) qu'ils remontent ;



Cuimey au début du siècle



UN CHASSEUR ROUBLARD

par Rémy Theytaz, d'Ayer

Je vous raconte l'histoire de Benoît du bout du village et du renard.

Un soir, après Noël, Benoît du bout du village décida d'aller se mettre nuitamment à l'affût du renard. Il prit ses affaires : de la viande comme appât, de la poudre et de la grenaille et il descendit au Courmey entre Ayer et Mission, où se trouvait une étable bien placée avec le trou déjà fait pour veiller et tirer. Il se posa convenablement et attendit. Peu de temps après, le renard était déjà là. Benoît tira, mais trop pressé pour bien viser, manqua le coup. Il alla voir, mais le renard était parti. Le chasseur rêva un instant et, comme il n'était pas si tard dans la nuit, il se dit qu'il pourrait peut-être venir un second renard. Il se mit à recharger le fusil, introduisit la poudre, mais eut beau fouiller toutes les poches, plus de grenailles. Alors, il lui vint à l'idée qu'il y avait un grand cerisier au-dessus de l'écurie et qu'il pourrait peut-être remplacer les grenailles par des noyaux de cerises. Il s'en alla ensuite fouiller par terre en bas des têtes de madriers, sous l'avant-toit et il parvint à ramasser une bonne poignée de noyaux pour finir de charger son fusil avant de se remettre en place. Pendant un bon bout de temps plus une bête ; mais un peu après minuit, il vit s'approcher quelque chose. C'était un autre renard. Cette fois, il attendit que le renard fût bien posé ; il se laissa le temps pour viser. Quand il eut tiré, il était sûr d'avoir touché. Pourtant, quand la fumée se fut dissipée, pas plus de renard que la première fois. Il n'était pas tout à fait désespéré, mais presque, de s'en retourner à la maison à vide. Et pour cet hiver, il laissa les renards tranquilles. L'année suivante, il recommença et il tira un bon nombre de renards. D'un de ceux-là, pourtant, il ne put vendre la peau. Elle était toute pleine de petits cerisiers, sur la nuque, sur les reins et les côtes et Benoît fut obligé de reconnaître que c'était celui qu'il avait tiré l'année précédente avec les noyaux de cerises.



Gravure sur bois d'André Pont

LA CIBLE, C'EST NOUS

*Texte du Docteur Louis Lude, en patois de Sembrancher,
dit par Jacques Darbellay*

1. Est-ce que vous nous avez vus passer en rangs,
les dimanches, au pas, pleins d'entrain,
Quand le tambour battait la charge ;
Le chemin n'était pas assez large
Pour nous laisser passer tous ?
Est-ce que vous nous avez vus passer, ou quoi ?
2. Celui de la fleur (1) venait devant,
Plein de fierté comme Artaban.
Il portait haut tant qu'il pouvait
Le vieux drapeau. Nous étions tous
Derrière, sur deux rangs, sur trois rangs :
Fiscal, lieutenant, capitaine...
3. Fallait nous voir défiler.
Tout le monde descendait dans la rue
Pour nous regarder. Les femmes
Riaient. Toute la marmaille,
Mains aux poches, moque au nez
Criaient : "Regardez passer la Cible !"
4. Nous autres sur les pavés ronds
Qui n'étaient pas faits pour les cors au pied
Au son du tambour rantanplan
Nous emboîtions le pas fier élan.
Quelques-uns étaient fins noirs,
C'est ceux-là qui boîtaient le moins.
5. Après ça il nous fallait boire.
A la Cible on n'a qu'une peur
C'est d'être à sec devant la mort.
Boire en tout cas ne fait pas de mal.
Le Tsambéron (2) coulait à flot,
Les trois décis faisaient cul-blanc.
6. Trois fois par an il y avait le banquet ;
Nous mangions la fricassée
Et quand elle n'était pas à notre goût,
Après le repas, nous disions
Le Bénédicité des pauvres...
A grands coups de poings sur la gueule !

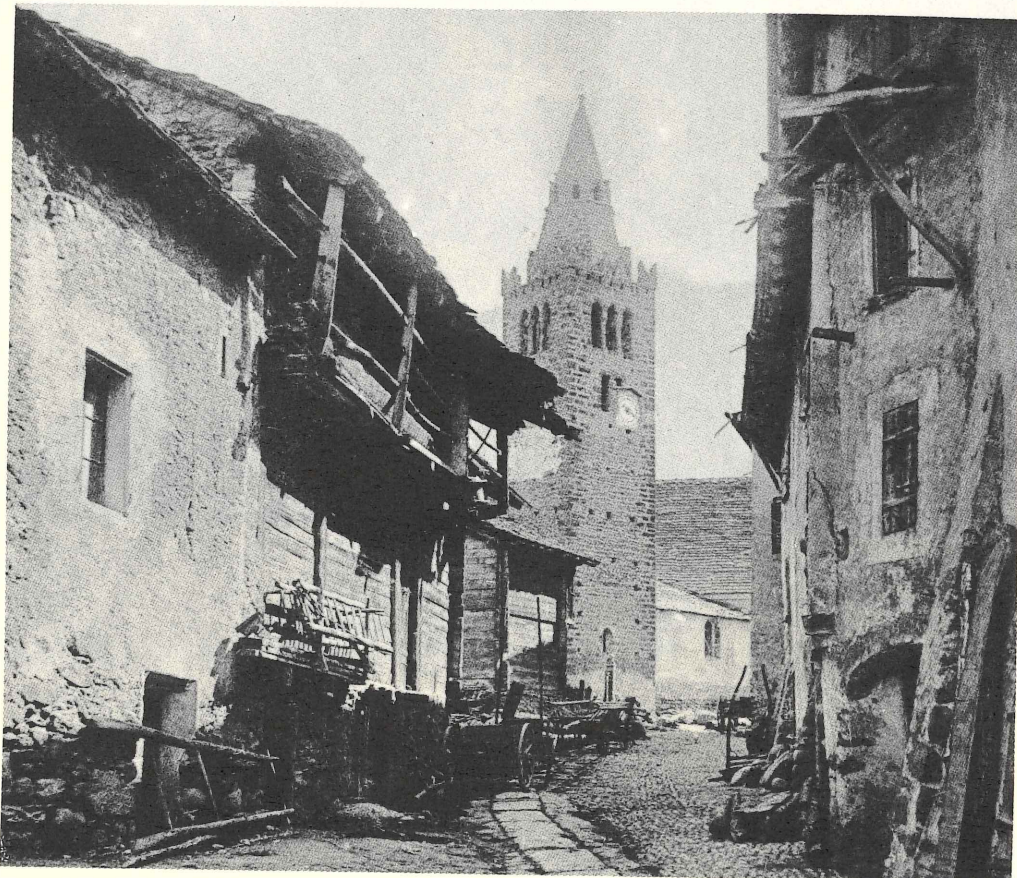


7. Tout cela faisait une bacchanale.
Alors les femmes s'en mêlaient
Pour séparer les combattants.
Elles nous criaient tout que braves gens :
"Est-ce possible ? Mauvaise façon !
Sais-tu encore où est la maison ?"
8. C'est donc ainsi que la Cible
Défilait après le combat.
Nous étions arrivés tambour battant
Pleins d'orgueil, par la rue principale.
On se retirait par derrière
A tâtons, sur le bout des orteils..
9. Les femmes, le lendemain,
En faisant la lessive, disaient :
"C'est le nôtre qui a été le roi
Cette année — à la carabine
Bien sûr — car pour dire du mal,
Les premiers sont toujours les mêmes."
10. Et c'était ainsi tous les ans.
Il nous fallait la bagarre.
Bon sang ! Moi je sais bien pourquoi.
Je ne me cache pas de vous le dire :
Le tambour, l'odeur de la poudre
Nous remuaient comme la foudre.
11. C'est que la Cible, dans le vieux temps,
Faut bien vous dire que ce n'était pas rien.
C'était la noble Confrairie
Des Mousquetaires, avez-vous entendu ?
C'étaient tous de vieux soldats
De Naples, de France, est-ce que je sais, moi ?
12. Vous pouvez juger combien c'est vieux.
C'était encore du temps des loups.
En ce temps-là il y avait la guerre.
On se chamaillait déjà alors comme aujourd'hui.
Voilà pourquoi les nôtres sont partis
Faire la guerre pour le roi.
13. Se sont battus à satiété
Combien sont morts ? ça c'est vieux,
Va savoir. Mais par les batailles
Aucun jamais n'a fait aux culottes.
Ceux qui sont revenus sont devenus vieux,
Bon sang ! On aurait dit des loups.



14. Eh bien! c'est ceux-là qui ont fait la Cible.
 Au lieu dit Nancy ; pour la passe (3)
 Ils tiraient comme nous jadis trois coups
 Et les trois balles ne faisaient qu'un trou.
 Après ça, il leur fallait boire
 Parce que seule la soif leur faisait peur.
15. Ceux-là, c'étaient les vieux à nous,
 Nos ancêtres. Nous avons hérité d'eux
 La maison, le nom, les sobriquets,
 Les coutumes de Sembrancher.
 C'est pour ça qu'après trois cents ans
 La Cible est toujours comme avant.
16. Faut la conserver encore longtemps
 Parce que la Cible ce n'était pas rien.
 Maintenant je dois parler sans détour : (4)
 "Adieu, les confrères qui sont partis!
 Adieu vous autres. Salut drapeau
 Plein d'orgueil que j'ai souvent porté!

Notes: 1) celui de la fleur: une fleur au fusil désignait celui qui avait gagné le concours de tir. L'honneur lui revenait de porter le drapeau au retour du stand. Dans l'adieu final, l'auteur rappelle que cet honneur lui était revenu souvent. — 2) Le Tsambéron: vin de Sembrancher. Le petit vignoble existe encore sur la rive droite de la Dranse. — 3) Pour la passe: l'original dit "pour la bonne" ce qui signifie que le tireur après un entraînement, annonçait qu'il allait tirer pour de bon. Chacun alors disposait de trois balles et la légende racontait qu'autrefois, les meilleurs tireurs ne faisaient qu'un trou dans la cible. — 4) L'auteur a plus de 70 ans lorsqu'il compose ce poème et qu'il récite à l'occasion d'une réunion annuelle de la Cible. Il prend congé en évoquant ses souvenirs.



Rue d'Orsières et clocher du 13^e siècle en 1893
 Photo tirée de "Valais naguère", 52

